

Le bouclier et la tempête [Jean-Jacques Langendorf]

Autor(en): **Favez, Jean-Claude**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **32 (1995)**

Heft 1227

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Lire les guerres

L'ouvrage de Jean-Jacques Langendorf se présente modestement comme une étude des aspects militaires de la Guerre du Golfe. Mais sa lecture devrait intéresser un public plus large que les seuls amateurs d'histoire-bataille. Car les questions que l'auteur se pose, au travers d'un exposé très fouillé des événements, concernent les objectifs de ce conflit, ses conséquences et les leçons que nous pouvons en tirer.

RÉFÉRENCE

Jean-Jacques Langendorf,
Le bouclier et la tempête,
Genève, 1995, Georg
Editeur.

(jcf) La Guerre du Golfe apparaît aujourd'hui déjà comme une guerre de rêve, en ce sens qu'elle se déroule dans des conditions stratégiques uniques et que son image sur les écrans du monde est celle d'un jeu vidéo. L'effondrement du pouvoir en Union soviétique crée en effet un vide au Moyen-Orient, dont vont profiter les deux adversaires, Hussein pour envahir le Koweït, les Etats-Unis pour lever, sous les auspices des Nations Unies, une armada très hétéroclite. Autour du théâtre d'opération, le monde retient son souffle. Mais les deux adversaires n'appartiennent pas à la même catégorie ni de poids ni de puissance. L'affrontement est donc une occasion idéale pour présenter les technologies et les armes nouvelles et faire rêver le monde, grâce à une politique d'information télévisée soigneusement élaborée.

Hégémonie américaine

Les moyens que Saddam Hussein a amassés, coûteux mais rustiques par rapport à la sophistication de l'armement américain, l'acquis de la guerre contre l'Iran et la conjoncture internationale ont fait oublier au dictateur irakien les vrais rapports de force entre le Sud et le Nord. Les Etats-Unis pouvaient-ils rappeler d'une autre manière les Irakiens à la raison du plus fort? Une autre issue à la crise diplomatique, que le comportement irakien a rendue de toute façon très difficile, était-elle possible? Les Etats-Unis attendaient de cette crise, ou d'une autre, de pouvoir faire oublier leur défaite vietnamienne, en affichant aux yeux de tous leur nouveau modèle militaire, instrument indispensable à leur hégémonie sur l'économie mondiale, maintenant que l'ennemi et partenaire soviétique était entré dans la voie de la dislocation. Il me semble donc qu'en arrière-fond de la crise du Golfe s'est joué aussi le destin de Gorbatchev, bientôt lâché par les Occidentaux et remplacé par un Eltsine, dont les observateurs avaient noté depuis longtemps déjà l'instabilité, la démagogie et la brutalité.

La démonstration américaine est une réussite qui n'était pas acquise d'avance, comme le rappelle Jean-Jacques Langendorf en détaillant les défaillances militaires et les contradictions de la coalition. Cette dernière n'aurait probablement pas résisté, ni à une guerre longue, ni à une entrée d'Israël dans le conflit. Il fallait une guerre courte. Les Américains ont gagné leur pari, ce pari perdu

aussi bien par Guillaume II en 1914 que par Hitler en 1939-41.

Le récit événementiel et l'analyse de l'historien débouchent ainsi, me semble-t-il, sur deux conclusions qui ne correspondent pas forcément en tous points à la vision de l'histoire de Jean-Jacques Langendorf. La documentation solide dont l'auteur a disposé n'est pas tirée des archives secrètes. Elle est levée, si je puis dire, dans les médias et dans les documents publiés, ce qui prouve que, même dans le domaine militaire, l'information ne peut être totalement dérobée au citoyen qui sait lire. Ce démenti aux accusations de désinformation que l'on entend trop souvent à gauche me rassure. Il me paraît un bon point pour la démocratie qui, autant que l'armée, ne peut vivre du mensonge.

Perdre une victoire

Les conclusions que l'on peut tirer de la victoire américaine illustrent la boutade selon laquelle on peut tout faire avec les baïonnettes, sauf s'asseoir dessus. En d'autres termes, les Américains n'ont-ils pas perdu leur victoire, après avoir gagné la bataille? La guerre – la démonstration de force – limitée dans son coût humain, matériel et financier, n'a pas entraîné la chute de Saddam Hussein, en partie probablement parce qu'il n'y a pas eu de suivi politique suffisant de la part de Washington. Si tel est le cas, on ne peut que s'inquiéter de l'indifférence américaine pour le peuple irakien, principale victime du conflit. Le ressentiment et la revanche sont mauvaises conseillères. Et les forces morales sont aussi un élément essentiel dans la lecture des guerres. Aujourd'hui comme hier les Etats-Unis hésitent entre les droits de l'homme et le gros bâton, entre les bons sentiments et l'arrogance de la puissance. Mais ce boitillement n'est-il pas la démarche même du rêve américain? ■

EN BREF

Un maison de production de disques de Berne a pris les noms des anarchistes italiens Sacco & Vanzetti, exécutés pour l'exemple aux Etats-Unis en 1927, comme nom de l'entreprise. L'animateur est Anton Schumacher, bien connu pour sa participation aux troubles du début des années 80 sous le pseudo de *Fashion*.